

Montet (Suisse), 15 août 2001

Le Pacte du 16 juillet 1949

(...)

Nous sommes en 1949 et j'écris ceci :

Cinq ans étaient passés depuis le début de notre Mouvement et nous avions déjà compris et fait nôtres quelques points fondamentaux de la spiritualité comme Dieu Amour, la volonté de Dieu, voir Jésus dans le frère, le commandement nouveau, Jésus abandonné, Jésus au milieu, l'unité...

Et depuis quelque temps nous étions concentrés sur la Parole, sur la parole de vie, que nous vivions avec une intensité toute particulière. À l'époque, il n'y avait pas de structures particulières dans le Mouvement et les diverses œuvres n'existaient pas non plus, aussi tout notre effort était-il centré sur la vie de l'Évangile.

La parole de Dieu pénétrait profondément en nous au point de transformer notre mentalité. Il en était de même chez ceux qui entraient en contact avec nous.

Cette mentalité nouvelle qui se formait progressivement en nous, remettait en question, telle une divine contestation, notre manière de penser, de vouloir et d'agir selon le monde. Et cela provoquait en nous une réévangélisation.

Si je m'en souviens bien, la Parole que nous vivions à ce moment-là était : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné"¹. Et Jésus abandonné nous était apparu comme la Parole par excellence, la Parole toute déployée, la parole complètement ouverte. Il suffisait donc de vivre Jésus abandonné.

Si bien que tout s'était simplifié. Vivre Jésus abandonné signifiait vivre le "rien" de nous-mêmes, pour être tous en Dieu (dans sa volonté) ou dans les autres.

Nous étions plongés dans ces réflexions et dans ces expériences quand nous avons décidé de nous éloigner un peu du Mouvement pour nous reposer à la montagne.

Arrivées à la montagne, nous focolarines, nous avons constaté un autre phénomène. J'ai eu l'intuition que si tout était flamme en moi, à cause de la découverte que toutes les Paroles sont amour, tout était flamme aussi, en un certain sens, en dehors de moi. J'avais l'impression de percevoir – sans doute par une grâce spéciale de Dieu – la présence de Dieu derrière les choses. Par conséquent, si les pins étaient dorés par le soleil, si les ruisseaux coulaient en cascades scintillantes, si les marguerites, toutes les fleurs et le ciel étaient en fête car c'était l'été, plus forte cependant était la vision d'un soleil qui était présent derrière toute la création. Je voyais d'une certaine manière, je crois, Dieu qui soutient et gouverne les choses.

Et la présence de Dieu derrière les choses nous permettait de saisir que les choses ne sont pas telles qu'on les voit. Elles étaient toutes reliées entre elles par l'amour, toutes – pour ainsi dire – éprises l'une de l'autre. Par conséquent, si le ruisseau se jetait dans le lac, c'était par amour. Si un pin se dressait à côté d'un autre, c'était par amour.

Et la présence de Dieu derrière les choses qui reliait en unité toute la création, était plus évidente que les choses elles-mêmes ; l'unité de l'ensemble était plus évidente que la variété même des choses distinctes.

Nous vivions ces expériences quand Foco vint nous voir à la montagne. Pour lui vient d'être introduite la cause de béatification.

Foco, qui était épris de sainte Catherine, cherchait depuis toujours une vierge qu'il puisse suivre. Et il avait l'impression de l'avoir trouvée parmi nous. C'est pourquoi, un jour, il me fit une proposition : celle de me faire un vœu d'obéissance, comme les disciples de sainte Catherine de Sienna car, ce faisant,

¹ Jn 17,21.

il pensait obéir à Dieu. Il ajouta aussi que de cette manière, nous pouvions nous sanctifier comme saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal.

Sur le moment, je ne compris pas la raison du vœu d'obéissance et cette unité à deux. De plus, je n'étais pas à l'aise dans cette proposition d'unité à deux car je me sentais appelée à vivre "Que tous soient un"².

En même temps cependant je reconnaissais que Foco était sous l'effet d'une grâce spéciale, qu'il ne fallait pas laisser passer.

Je lui répondis donc à peu près ceci : "Il se peut que ce que tu proposes soit une vraie inspiration de Dieu. Il faut donc en tenir compte. Mais cette unité à deux ne me dit pas grand-chose, car tous doivent être un".

Et j'ajoutai : "Tu connais ma vie. Je suis 'rien'", parce que je vivais Jésus abandonné. "Je veux vivre, en effet, comme Jésus abandonné qui s'est complètement anéanti. Toi aussi tu es 'rien' parce que tu vis de la même manière". Il était devenu en effet un disciple du charisme.

"Eh bien, demain, nous irons à l'église et je dirai à Jésus Eucharistie qui viendra dans mon cœur comme dans un calice vide, puisque je suis rien. Il n'y avait donc qu'un calice vide et l'Eucharistie. [Je dirai] : 'Sur mon rien, fais un pacte d'unité avec Jésus Eucharistie qui vient dans le cœur de Foco.

Et fais en sorte, Jésus, que naisse entre nous le lien que tu as prévu".

Puis j'ai ajouté : "Et toi, Foco, fais de même".

C'est ce que nous avons fait et nous sommes sortis de l'église. Foco devait rentrer par la sacristie pour tenir une conférence aux religieux. Je me suis sentie poussée à retourner à l'église. J'y entre et je vais devant le tabernacle. Je m'appête à prier Jésus Eucharistie et à dire : "Jésus". Mais j'en suis incapable. En effet, Jésus, qui était dans le tabernacle, était aussi ici, en moi, j'étais moi aussi Jésus, c'était moi, j'étais tout un avec lui. Je ne pouvais donc pas m'appeler moi-même. Et là je me suis entendue prononcer spontanément le mot : "Père". Et au même instant je me suis trouvée dans le sein du Père.

(...)

² Mc 15,34 ; Mt 27,46.